

*Claudius*  
*Louise*  
*Et la 92.15...*

*Maurice Berland*

*Bonneville – mars 1988.*

*Deux Français*

*Comme tant d'autres*

*Deux combattants de l'ombre*

*Deux communistes sans histoire*

*A Sonia mon épouse, qui a connu et beaucoup aimé  
Claudius et Louise.*

*A celle qui m'a toujours soutenu et encouragé dans les  
passages difficiles.*

*Avec ma plus tendre affection.*

*Maurice.*

J'évoque ces souvenirs à la mémoire de mes parents, Claudius et Louise, qui ont fait preuve d'un courage exemplaire sans chercher à en tirer ni gloire ni profit. Jeune, je ne me rendais pas compte quels risques ils prenaient. Avec mon frère, nous pouvions fuir en cas de danger. Pour eux, c'était impossible, c'était vraiment au péril de leur vie. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est le bombardement de Chambéry qui leur sauvera la vie.

Ils ont mis, dans cette lutte, toutes leurs forces, toutes leurs convictions. Ils ont été, en cela, comme beaucoup de Français. Ils n'ont, selon eux, fait que leur devoir. Ils ont été deux combattants de l'ombre que l'on a à peine remarqués. Deux communistes que l'Histoire ignorera comme d'ailleurs la société française (sauf locale). Seuls les F.T.P. leurs décerneront un diplôme d'honneur.

Ce récit est de mémoire, dans la clandestinité, au F.T.P., notre consigne était de ne rien mettre par écrit. Et le temps passe, la mémoire se fait moins précise, les dates deviennent incertaines.

39-40

Le 25 août 1939, l'ordre de mobilisation générale lancé, sonne lugubrement aux oreilles de Claudius. Cela lui rappelle 1914, son rappel sous les drapeaux, son unité envoyée en Alsace pour écraser les allemands. Malheureusement c'est son unité qui fut massacrée. Il a encore devant les yeux ce champ de pommes de terre, à l'orée d'un bois où sont embusqués les allemands. Lorsque la charge sonne et qu'il s'élançe avec ses camarades à l'assaut des lignes ennemies, c'est un déluge de feu et de mitrailles qui les accueille. En quelques instants, le champ est dévasté, labouré, couvert de morts et de blessés. La compagnie a perdu les deux tiers de ses combattants, le tiers restant est fait prisonnier. Claudius, légèrement blessé à un bras, va connaître 52 mois de captivité. Ce sera pour lui un souvenir inoubliable du gaspillage de sa jeunesse. Il sera marqué pour toujours par cette guerre cruelle et imbécile. Il a appris, par le contact avec ses compagnons prisonniers, mais aussi avec des ouvriers allemands, que la guerre n'apporte que ruines, deuils et souffrance au peuple, qu'elle ne profite qu'aux fabricants d'armes et trafiquants de tout acabit.

Lui, originaire d'une famille profondément catholique en reviendra complètement athée et révolté.

En cette fin d'août 39, il reçoit son ordre de mobilisation, évidemment, vu son âge, c'est à l'usine des P.T.B. qu'il est requis pour remplacer les jeunes appelés à partir au front. Cela le rend triste, et il va falloir organiser l'exploitation de sa petite ferme autour de son travail à l'usine. A cette usine où on ne l'emploiera pas à ne rien faire, mais aux travaux les plus durs et les plus malsains sous prétexte qu'il est très fort. Heureusement ses deux fils de 15 et 17 ans vont pouvoir le seconder à la terre. Pour eux aussi, il est angoissé. Combien de temps va durer cette guerre ? Ne seront-ils pas aussi happés par elle ? Mais que faire ? Il n'est pas pensable de baisser les bras devant cette bête immonde du nazisme qu'il hait de toutes ses forces.

Les jours passent avec leur cohorte de bonnes ou mauvaises nouvelles. Au début les victoires (minimes) de l'armée française lui confortent le moral, bien qu'il ne soit pas très optimiste en pensant au sort des républicains espagnols, écrasés par Franco avec l'aide des troupes fascistes de Hitler et Mussolini, que le gouvernement

français a laissé assassiner sous prétexte de non ingérence, de non intervention. Vient le printemps 40 avec la drôle de guerre, l'avance allemande, l'armée française qui va de replis stratégiques en replis élastiques pour soi disant prendre en tenaille l'ennemi et l'écraser. Et les allemands avancent à toute vitesse, les villes tombent les unes après les autres. Les cœurs de Claudius et de sa femme sont tristes en cette fin juin, d'autant plus que Louise vient de perdre sa jeune sœur décédée tragiquement. La sépulture a lieu ce dimanche 23 juin. Mêlés aux triste son du glas, retentissent les explosions des obus allemands qui se rapprochent rapidement.

Les troupes nazies ont atteint Pont de Beauvoisin dans l'après-midi. Le soir, l'ordre est donné aux habitants de la commune pour le lendemain de se protéger, de laisser les portes ouvertes afin que les maisons ne soient pas détruites par les allemands.

Claudius connaît dans les gorges du Grenand une grotte (dénommée le four à cause de sa forme). Elle s'ouvre à mi-hauteur de la paroi et surplombe le lit du torrent d'une dizaine de mètres, l'accès n'en est pas très difficile mais néanmoins impressionnant pour les personnes qui craignent le vertige. De grand matin, il installe une corde pour servir de main courante le long de la corniche qui permet l'accès. Avec toute sa famille, ils y transportent quelques victuailles, du vin, de l'eau, quelques couvertures. Bientôt les voisins et des gens du village vont arriver. Ils ont pensé se réfugier dans les gorges mais ne savent trop où. Alors tantôt Claudius, tantôt Louise, tantôt leurs fils vont servir de guide. Eux, rejoindront la grotte les derniers, lorsque les explosions d'obus de mortiers se rapprocheront trop. Le dernier voyage se fera d'ailleurs sous le sifflement des balles de mitrailleuses allemandes. Le bombardement va durer jusqu'au milieu de l'après-midi.

Le calme à peine revenu, le père Gelone vient annoncer la fin des combats. Le dernier obus a été pour la maison de Benoît Martin et l'a sérieusement endommagée. La ferme de Jean Bellemin des Roches flambe. Et les allemands sont là sur le pont du chemin de fer. Chacun a hâte de retrouver son logis, inquiet de l'état dans lequel il va le retrouver.

La ferme de Claudius est intacte, seule la ligne électrique a été coupée en plusieurs points par des éclats d'obus. Les premiers uniformes verts de gris apparaissent en effet sur le viaduc offrant une belle cible à nos yeux humiliés et impuissants. La rage au cœur,

Claudius regrette de n'être plus jeune et sans arme. Quelques instants plus tard, les boches (comme il les appelait) frappent à sa porte pour vérifier s'il ne reste pas de soldats français cachés.

L'officier, dans un bon français, pose des questions sur la ferme, se fait présenter la famille. Il sent bien qu'il a devant lui des gens qui ne l'aiment pas et il essaye de se faire rassurant. L'entrevue ne durera pas très longtemps, elle tourne au monologue ponctué de temps à autre d'un bref oui, ou d'un non aussi sec.

Le lendemain c'est l'armistice et l'occupation qui va durer une dizaine de jours, jusqu'à ce que les allemands se retirent sur la ligne de démarcation. Tous les jours des sentinelles montent la garde sur le pont et nous observent à la jumelle. Tous les soirs, à la tombée de la nuit, nous avons la visite de quelques allemands (2 ou 3, jamais plus, jamais un tout seul) toujours corrects mais nous étudiant.

Dans cette atmosphère les travaux agricoles continuent, il le faut de toutes façons. Ainsi le 1<sup>er</sup> ou le 2 juillet, Claudius est seul à faucher son pré du Clapa (petit plateau à 300 mètres de la ferme). Vers 9 heures, un grand diable, en bras de chemise et pantalon kaki, déboule sur lui l'air inquiet, déclarant : "J'ai soif !" – "Français ou allemand ?" demande Claudius. "Français !" répond l'homme. "Retourne vite dans le bois, il se pourrait bien que les allemands nous observent, je vais te chercher à boire et à manger." Quelques instants plus tard Claudius revenait avec un bidon de soupe, du pain, du fromage et aussi des vêtements de travail pour transformer l'homme en ouvrier agricole. Il sera nourri et hébergé au nez et à l'insu des allemands jusqu'au jour où ceux-ci se retireront en zone occupée. Le soldat français, originaire de la Creuse, travaillant en Afrique noire, était venu terminer la guerre avec son régiment de tirailleurs sénégalais à La Bridoire. Il sera reconnaissant à Claudius et Louise de l'avoir caché et ainsi évité d'être fait prisonnier.

Les allemands partis, Claudius licencié de l'usine se consacre uniquement aux travaux agricoles, il a moins de peine mais la vie n'est pas facile pour autant.

La lutte contre l'occupant.

Le 12 juillet 1942, leur fils aîné part aux chantiers de jeunesse. Bien sûr ce n'est pas l'armée avec tout ce qu'elle représente de danger

en temps de guerre, mais ce n'est pas sans un pincement au cœur qu'ils voient partir leur garçon. Ils sont inquiets. Comment cette organisation vichyssoise va-t-elle leur rendre leur enfant ? Leur crainte est justifiée, il va subir pendant huit mois le martelage de la propagande collaboratrice ("Pétain est un rusé, il se joue des allemands, aussi nous devons tous lui être dévoués").

Mais quand il est libéré des chantiers le 24 février 1943, cette théorie ne tient pas longtemps. En parents clairvoyants, ils vont lui montrer la réalité et les faits se chargeront bien vite de confirmer leur vue.

Le 15 mars, soit 3 semaines plus tard, ce même fils est convoqué pour le S.T.O. Cela leur est présenté comme une œuvre de solidarité même par bien des gens de la commune : "Il faut partir travailler en Allemagne afin que les prisonniers français reviennent !" Cela semble douteux aussi bien au fils qu'aux parents, mais que faire ? La haine de certains montre déjà du doigt les hésitants. C'est dans cette atmosphère et à contre cœur, que les jeunes visés par cette convocation se rendent à Chambéry où a lieu la visite d'engagement. Ils hésitent, rodent autour du lieu d'appel à la recherche de tuyaux. Ils apprennent ainsi qu'un médecin accorde facilement des sursis, il suffit de signaler quelques maladies dont ils ont pu souffrir étant enfant. Tous font preuve de beaucoup d'imagination. Ils se présenteront en fin d'après-midi et tous auront un sursis de deux mois. Inutile de décrire leur joie sur le chemin du retour où ils font le serment de ne plus jamais se présenter à une telle convocation.

Deux mois passent vite. Le 15 mai arrive avec une nouvelle convocation qui les fait sourire, leur décision étant prise depuis deux mois. Les voilà "réfractaires au S.T.O.", avec tous les risques que cela comporte. Leur premier rendez-vous est aux Combes. Il y a là Jean (de Pont), Jo et Léon (du village) et le fils de Claudius. Aussitôt ils cherchent un abri où se réfugier en cas d'alerte, et ils découvrent la grange à Lucien Merle à La Chanaye. Celui-ci accepte tout de suite à une condition : n'être officiellement au courant de rien. Les pressions ne tardent pas. Claudius et Louise reçoivent la visite du curé qui leur demande, "au nom de la charité chrétienne", de convaincre leur fils de faire son devoir de français, de penser aux pauvres prisonniers qui attendent leur relève. Louise lui répond vivement que son fils, son mari et elle-même savent parfaitement où est leur devoir. Quelques jours plus tard ce sera la visite des



gendarmes. Eux sont moins virulents, ils mettent seulement en garde ces jeunes : Qu'ils ne se montrent pas trop, évitent absolument de se trouver devant eux, ils seraient contraints de les arrêter et de les remettre aux allemands.

L'été passe sans trop de problèmes. Les hordes hitlériennes ne sont plus victorieuses, elles subissent de durs revers en Russie. Ces jeunes réfractaires sentent que refuser de servir l'Allemagne ne suffit pas, il faut faire plus.

Ils apprennent qu'un certain Chevalier a des contacts avec un mouvement de Résistance. Ils obtiennent un rendez-vous. Les deux fils Claudius et Léon entrent le 3 octobre aux F.T.P. L'organisation se développe rapidement une section de la compagnie 92/13 est créée.

Le matériel manque. Les premières tâches sont : recherche d'un terrain de parachutage, recherche de caches pour le matériel qui sera parachuté, écoute du premier message personnel ("Gaby attend Jules pour faire une pétanque"). Aux Combes, tous les soirs c'est la difficile écoute de Londres au travers de l'inférel brouillage.

Ce premier parachutage est raté, aucun des trois camarades chargés de l'écoute n'a perçu le message. Un autre rendez-vous est pris, un nouveau message convenu. Enfin, début avril 44, Londres annonce à son émission du soir : "Nous irons prendre un bain dans le Rhône". C'est notre message. Aussitôt c'est la fièvre : Rassemblement des hommes de la section, répartition des postes, surveillance des accès, signaux de reconnaissance, balisage du terrain situé au nord-est des Combes, en allant vers La Rochette, son axe est nord-sud, assez vaste, suffisamment encaissé pour le mettre à l'abri des curieux. La lune nous éclaire magnifiquement. Il est plus de minuit, les gars commencent à trouver le temps long, lorsqu'un lointain bruit d'explosions nous parvient (nous apprendrons, le lendemain, le bombardement de Saint Etienne) puis un vrombissement d'avion. Vite les feux de balisage sont allumés, le bruit se rapproche, la masse sombre d'un avion nous apparaît. L'appareil passe une fois, nous lui envoyons notre signal "L", il nous a vu, il repasse, répond avec ses feux de position, fait un troisième passage puis disparaît. Nous sommes consternés, aucun parachute n'est apparu. On rejoint le matériel, on efface toute trace ; lorsque Claudius arrive tout essoufflé et raconte : Louise ne pouvait dormir, alertée par le bruit d'un avion, elle sort dans la cour. Le suspense

est de courte durée. Sous le beau clair de lune, elle voit s'ouvrir dans le ciel une douzaine de corolles blanches. Elle appelle son mari : "Va vite les prévenir, les parachutes sont tombés aux Roches, je suis sûre qu'ils n'ont rien vu". Nous voilà tous partis pour Les Roches transportés de joie nous ne sentons pas la fatigue. Arrivés sur le plateau des Roches, le spectacle est magnifique, les parachutes sont là avec leurs containers. Quelques uns se sont sagement couchés dans les champs, d'autres plus capricieux ont coiffé un arbre (des pêchers, des pommiers, un châtaignier) un est même accroché au sommet de la grange à Perrot. Avec le clair de lune ils sont visibles de très loin, ils auraient été aperçus depuis Les Abrets. Il faut donc rapidement faire disparaître ces corolles trop voyantes et ce n'est pas facile ; ensuite transporter tout le matériel dans une vieille carrière derrière chez Claudius, camoufler le tout au mieux possible. Le soleil brillera déjà lorsque nous boirons un café apprécié que nous avait préparé Louise. Et chacun rentra chez soi, faisant semblant d'être matinal, pour aller prendre ses occupations à l'usine ou aux champs.

Le soir venu Londres passe à nouveau notre message. Nouveau branle-bas, nous attendrons sur le terrain jusqu'à 2 heures du matin, en vain ce jour là. Deux ou trois jours passent, mis à profit pour ranger notre matériel, l'abriter, le classer, qu'il soit facile à récupérer et effacer au maximum toute trace. Claudius entreprend une coupe de bois aux Envers et y traîne les arbres pour effacer les glissades des containers.

De nouveau notre message passe, nouvelle opération, ce soir l'avion est au rendez-vous. La lune plus basse ne nous éclaire plus si bien et nous ne voyons pas les parachutes mais nous entendons leurs dégringolades dans les bois et les rochers. Cette fois ils sont tombés sur la colline entre notre terrain et Attignat Oncin. Nous essayons de les repérer avec le phare de voiture qui nous sert pour les signaux. Ils ne sont pas visibles pour les importuns, mais pas faciles à atteindre et la nuit entière nous sera nécessaire pour les récupérer. A l'aube nous repérons les deux derniers accrochés à des buissons, un peu plus éloignés. Ensuite il nous faut trouver de nouvelles caches sûres pour ce nouveau matériel. Une partie sera abritée dans les rochers presque sur place, l'autre, tout près du Grenand (dans Galleux).

Dans le même temps, les Combes deviennent le lieu de rendez-vous des responsables F.T.P. du secteur. C'est tantôt "Double-

mètre" (ainsi nommé pour sa taille) responsable des parachutages, tantôt "Nonoeil" (il a un strabisme à un œil) commandant de la compagnie qui viennent voir le matériel et suivre la situation.

Puis le 27 avril, de nouveau notre message passe sur les ondes, nouvelle mise en place de réception, nouvelle longue attente, l'avion arrive enfin. Il passe, nous envoyons nos signaux, il repasse puis plus rien. Nous n'avons rien entendus, aucun parachute n'est en vue. Nous nous partageons en plusieurs équipes pour explorer chaque hauteur environnante mais en vain. Fourbus et déçus nous nous séparons vers 5 heures du matin. Il n'y a pas une demi heure que les lumières se sont éteintes aux Combes lorsque le bruit insolite d'une voiture dans la cour suivi d'appels mettent toute la famille sur pieds. Chevalier, accompagné du laitier d'Attignat nous annonce : "Les parachutes sont tombés sur Saint Franc !" Ce dernier les a aperçus en débutant sa tournée de ramassage du lait. Il a tout lâché pour venir prévenir Chevalier qu'il connaît bien. A cinq ou six camarades nous partons vite vers Saint Franc. Nous récupérons rapidement 9 containers, faisons disparaître au plus vite leurs parachutes visibles à des kilomètres à la ronde par cette belle journée ensoleillée. Nous sommes harassés, nous prenons un rapide casse croûte et un verre de vin blanc chez un camarade du coin avant d'aller décrocher les 3 derniers suspendus à des sapins, tout près de La Madone de Saint Franc. Lorsque nous arrivons tout près, oh désagréable surprise, nous apercevons au travers des broussailles les gendarmes en position de tir, genou à terre, qui nous attendent. Que faire ? Nous ne sommes pas en mesure de les attaquer et nous risquons de tout compromettre. Décision est prise de nous disperser, ralliement chez notre ami le laitier. Nous sommes à peine arrivés dans sa cuisine qu'apparaît une voiture de gendarmerie. Pendant qu'il va les accueillir, nous déguerpissons par une sortie sur le lit du Grenand et suivons le cours du ruisseau dissimulés par la végétation déjà très épaisse. Nous essayons quelques coups de feu des gendarmes qui se font vivement critiquer par notre ami qui les connaît bien. Ils ne savent plus quelle position tenir, entre la pression des allemands et de leurs supérieurs et la force de résistance qu'ils sentent monter dans le pays. Ils arrêteront là leur poursuite. La nuit venue, lorsque tout le monde est rentré, nous partons récupérer nos containers avec le fourgon du laitier (fourgon à échappement libre faisant un bruit infernal que l'on entend à des kilomètres à la ronde). Malgré cela l'opération marche bien et tout le matériel est abrité dans le dépôt de Galleux.

Les jours suivants nous oublions un peu ce demi échec, ce mauvais parachutage. Pourquoi un avion, par un temps idéal, après nous avoir repérés a-t-il largué son chargement à 5 km à vol d'oiseau du lieu convenu ? Nous ne le saurons jamais.

La lutte s'intensifie dans la région chambérienne, un premier camarade nous arrive qu'il faut cacher. Réunion chez Claudius ; il y a bien la grange de la Chanaye, mais ce ne peut être qu'un abri provisoire. Si le site est très discret, il est difficilement défendable et peut devenir un piège. Seulement le temps presse, La Chanaye sera le refuge en attendant de trouver mieux. Ce premier camarade c'est "Bambou", il sera bientôt suivi d'un second (Robin). En quelques jours ce sera une douzaine de camarades qui y trouveront asile. Il faut harceler l'ennemi, nous organisons une embuscade sans résultat dans les gorges de Chailles.

Le 19 mai après-midi, une dizaine de F.T.P.M.O.I. arrivent aux Combes déguisés en cyclotouristes, ils emporteront chacun un plein sac à dos de grenades, explosifs, munitions. Au retour, passant par Attignat Oncin ils croiseront une troupe allemande sans être inquiétés.

Vers 18 heures, nous discutons dans la cour des Combes avec Bambou et Pivert quand un tir d'arme automatique nous alerte, bientôt suivi de plusieurs rafales. Cela vient de La Chanaye, nous pressentons un drame. Bambou, fougueux comme toujours veut aller voir. Nous ne pouvons l'en dissuader, nous lui recommandons de passer par le bois afin de ne pas se faire repérer, mais nous ne le reverrons jamais. Il sera fusillé à Cruet. Bientôt une colonne de fumée et des flammes nous confirment notre appréhension ; c'est bien une attaque allemande. Pivert court prévenir Chevalier et quelques camarades. Nous sortons des fusils mitrailleurs et mitraillettes et prenons position derrière Les Combes. Si les allemands descendent nous allons les recevoir. L'attente est longue, il fait nuit noire lorsque nous entendons les premiers signes de leur descente par Les Envers. A ce moment l'ordre nous arrive de cacher les armes et de nous disperser. Quelques uns d'entre nous boiront un dernier verre chez Claudius avant de partir quelques centaines de mètres devant les allemands. Ceux-ci viennent frapper à la porte des Combes. C'est Louise qui leur ouvre : "Nous sommes à la recherche de terroristes. N'avez-vous vu personne ?" – "Non" - répond Louise – "Il y a trois verres sur votre table et vous n'êtes que deux ?" – Louise ne se démonte pas – "J'ai mon papa qui vit avec

nous, il est couché dans la chambre à côté, vous pouvez vérifier." – Les allemands repartent pour La Bridoire où les attendent leurs camions. Une nuit épouvantable s'en suit. Claudius et Louise ne savent pas où sont leurs deux fils. Il n'est pas question pour ces derniers de revenir à la ferme. Ils passeront la nuit dans les bois sous une pluie battante, transis de froid. Au petit jour, ils s'approcheront, Louise pourra leur faire passer, à chacun, un bidon de café au lait très chaud et ils repartiront dans les bois tout proche. Louise fait disparaître tout ce qui peut sembler compromettant. Vers 9 heures, les allemands réapparaissent et ils occupent Les Combes. Claudius doit atteler ses bœufs pour transporter les armes qui ont été découvertes. Louise est questionnée. Les allemands lui apprennent qu'ils sont à la poursuite de dangereux bandits, que ses fils ont eu des contacts avec ses gens là, ce qui est très grave. "Comment se fait-il que vous n'ayez rien vu ? Ni parachute, ni gens suspects dans l'alentour, alors qu'il y a des armes et des explosifs de quoi faire sauter une ville entière, à la porte de votre jardin !" – En réalité à 300 mètres derrière la maison. Louise ne s'affolera jamais, elle trouvera toujours une réponse plausible. Elle réussira même à faire disparaître une paire de chaussures américaines au nez des allemands, en la transportant dans son tablier pour l'enfourer sous du foin dans une crèche de l'écurie. Les allemands sont contents, ils reconnaissent entre eux devant Claudius, que sans guide ils n'auraient jamais pu découvrir ces caches d'armes. Ils ont vidé nos dépôts de la vielle carrière et de Galleux. Comme ils n'ont pas été attaqués, ils annoncent à Louise et Claudius qu'il n'y aura pas de représailles et ils se retirent.

Le calme revient lourd, pesant, avec toutes les interrogations : Comment ont-ils pu trouver ? Avons-nous été vendus ou trahis ? Est-ce le résultat de ce dernier parachutage malheureux ? Le calme ne dure pas longtemps. Le dimanche matin, les allemands sont de retour à La Bridoire. Ils réquisitionnent tous les hommes valides et les emmènent pour déménager notre dernier dépôt. Ensuite, ils s'amusent à faire du tir. C'est un moment épouvantable pour Louise, Claudius et tous nos camarades. Que se passe-t-il ? Est-ce une contre attaque de gars de chez nous ? Est-ce des résistants découverts sur place, que les allemands fusillent ?

Tout le matériel enlevé, les allemands s'en vont. Le calme apparent revient. Calme qui cache bien des dangers. La mairie de La Bridoire reçoit plusieurs visites de la gestapo qui recherche Chevalier, Lambert, et semble constituer tout un dossier pour un prochain et

important coup de filet. L'éveil de la police allemande a certainement été donné par les bruits de parachutages (nous n'avions pas que des amis dans la région) confirmé par celui de Saint Franc ; d'où surveillance de la région et des allées et venues suspectes à leurs yeux.

Le 19 mai la gestapo arrêta deux de nos responsables en gare de Lepin. Avec ces deux prisonniers, les renseignements recueillis sur Saint Franc et Attignat, certainement la localisation du maquis à La Chanaye, ils possèdent un dossier important. Après l'attaque et la destruction de la grange, ils ont fait un troisième prisonnier avec Bambou (Robin s'étant fait tuer sur place). Par interrogatoires, tortures, recoupements cela leur suffit pour découvrir toute notre organisation matérielle. Celle du personnel se prépare certainement. Nous ne savons rien mais nous sommes sur le qui-vive ; lorsque le 26 mai l'aviation américaine bombarde Chambéry, faisant de nombreux morts. Par chance, une bombe tombe sur l'Hôtel de France, siège de la gestapo, et détruit avec le personnel tous les dossiers. On peut dire aujourd'hui que ce drame chambérien a sauvé la vie à Louise, Claudius, leurs fils et tous leurs camarades. De ce jour, les visites de la gestapo ont cessé.

Notre action ne s'arrête pas malgré tout. Les sabotages redoublent. Un sabotage de la voie ferrée échoue à Aiguebelette, mais l'explosif est récupéré et servira à faire sauter le pont de Saint Cassin sur la même voie. Sabotage du câble téléphonique longue distance dans le tunnel d'Aiguebelette. Alors que nous avons des dizaines de kilos de plastic, il nous faut maintenant utiliser de la mélinite qui nous laisse les mains toutes jaunes, ce qui est peu discret et pas très prudent. Néanmoins le pylône de l'usine de Chailles sautera dans un magnifique éclair électrique. A la veille de la libération de La Bridoire, en opération synchronisée avec l'Armée Secrète, pour empêcher tout passage de troupes allemandes, nous faisons sauter la route des grands murs. L'A.S. coupant le Banchet et les gorges de Chailles.

Enfin l'heure de la libération arrive, nous pouvons agir au grand jour. Notre P.C. est installé dans une salle communale, les volontaires affluent. Notre camarade Chevalier devient commandant de Compagnie. Une section est envoyée en renfort pour la libération de Montmélian, où elle prendra position mais n'aura même pas le plaisir d'intervenir, les allemands faisant demi tour aux premiers

coups de feu. Ils préféreront se rendre aux américains sur la route de Grenoble qu'aux résistants que nous étions.

Dès notre retour, nous nous installons à l'Hôtel Rond de Lépin pour nous regrouper et suivre un entraînement avec les armes prises aux allemands. Ces armes sont en très mauvais état, presque inutilisables, mais nous sommes heureux de les avoir. Ce stage au bord du lac sera de courte durée, nous rejoignons le "Bataillon Blanchard" au Bourget-du-Lac, qui nous emmènera à Montvalzan, La Rosière, col du Petit Saint Bernard, jusqu'en Autriche, et deviendra le 13<sup>ième</sup> B.C.A.

Claudius et Louise sont joyeux et tristes. D'une joie sans borne de la victoire sur Hitler, sur le fascisme, inquiets, bien seuls et tristes de sentir leurs enfants loin d'eux exposés aux dangers de la guerre.

Claudius sera élu Conseiller de la première municipalité en 1945. Fatigué, il ne se représentera pas aux élections suivantes. C'est Louise qui acceptera la charge. Elle sera élue Conseillère Municipale et Première Adjointe au Maire. Elle sera également Présidente de l'Union des Femmes Françaises.

Avec Chevalier, notre très grand ami de toujours, notre conseiller en bien des circonstances, elle aura la joie d'accueillir Jacques Duclos en 1947 à la Mairie de La Bridoire.

Fait à Bonneville  
Le 1<sup>er</sup> Trimestre 1988

Maurice Berland  
Alias Lambert  
Ancien F.T.P.  
Compagnie 92/13 – 92/15

## ADDENDUM

Compte-rendu de l'entrevue entre Maurice Berland, Jo Moriaz le mardi 7 avril 2009 à Cognin en Savoie :

J'ai fait le chantier de jeunesse du 15 février 1942 au 1<sup>er</sup> mars 1943 où j'ai reçu ma convocation pour le S.T.O.. Grâce à un toubib de Chambéry nous avons pu, mon frère Edmond et moi, obtenir deux mois de sursis. A la fin de ces deux mois, en octobre 1943, nous nous sommes engagés dans les FTP à La Bridoire. Malgré les pressions du curé et des femmes de prisonniers de guerre, mes parents ne lâchèrent rien.

[Souvenons nous le marché passé par les autorités de Vichy avec l'occupant : Les jeunes français devaient partir travailler en Allemagne en échange de quoi les prisonniers de guerre étaient libérés au compte goutte. Plus il y avait de "volontaires" pour le S.T.O. et plus il y avait de prisonniers libérés. Sacré problème de conscience pour certains. Moyen bien trouvé pour opposer les français les uns aux autres, ou en tous cas pour semer le trouble dans les esprits.]

Marcel Favre, dit "Bambou", a été le premier arrivé, de Chambéry, à la grange Merle, là où fut formé la Maquis de Chanaye. Il venait souvent dans la ferme de mes parents pour le ravitaillement. Ils étaient une quinzaine là-haut.

Albert Robin était aussi un résistant FTPF de Chambéry lorsqu'il est venu se réfugier au Maquis de Chanaye.

Emmanuel Pontier était sûrement un FTP parachuté de Lyon.

J'avais comme camarade de ma sixaine Louis Bellemin.

Louis Laverne était un ami d'enfance. Ses parents tenaient à La Bridoire l'hôtel-restaurant L'Etoile d'Or. Ils y cachaient des juifs mais aussi une imprimerie clandestine. Ils étaient le contact permanent avec Lyon.

Un dénommé "Duchêne", qui venait des Bauges, était notre contact avec Londres. Il venait souvent dans la ferme de mes parents aux



Combes (au dessus de La Bridoire dans la gorge du Grenand)  
discuter avec Emmanuel Pontier, chef de la Compagnie FTP 92-15.  
C'était un lieu de rendez-vous idéal, isolé et difficile d'accès.

Début 44, en moins de deux mois il y a eu trois parachutages : le premier au lieu-dit Les Roches, le deuxième entre La Bridoire et Attignat-Oncin et le troisième sur la commune de Saint Franc.

Mais au cours du mois de mai, les allemands découvrirent les trois caches d'armes des trois parachutages. Le 19 mai 1944, Duchêne et Pontier ont été arrêtés, torturés, et fusillés quelques temps après.

Mon frère Edmond a suivi le même parcours que moi, mais j'ai été démobilisé le 29 novembre 1945, alors que lui a participé, avec le 13<sup>ième</sup> BCA, à l'occupation en Autriche. Il était dans la même unité que Joseph Moriaz ici présent.

Ce document est disponible en version numérisée sur internet à l'adresse :  
<http://www.citoyen-lambda.fr/92-15/>